

Werk

Titel: Troisième Voyage de Cook

Jahr: 1785

Kollektion: Sibirica

Digitalisiert: Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen

Werk Id: PPN337436991

PURL: <http://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?PPN337436991>

OPAC: <http://opac.sub.uni-goettingen.de/DB=1/PPN?PPN=337436991>

LOG Id: LOG_0045

LOG Titel: Chapitre VII. On nous recoit à Tongataboo d'une maniere amicale : Description d'une collation des Insulaires : Etablissement de l'observatoire, &c. Description d'un village où résident les Chefs, & du pay envir

LOG Typ: chapter

Übergeordnetes Werk

Werk Id: PPN33743607X

PURL: <http://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?PPN33743607X>

OPAC: <http://opac.sub.uni-goettingen.de/DB=1/PPN?PPN=33743607X>

Terms and Conditions

The Goettingen State and University Library provides access to digitized documents strictly for noncommercial educational, research and private purposes and makes no warranty with regard to their use for other purposes. Some of our collections are protected by copyright. Publication and/or broadcast in any form (including electronic) requires prior written permission from the Goettingen State- and University Library.

Each copy of any part of this document must contain there Terms and Conditions. With the usage of the library's online system to access or download a digitized document you accept the Terms and Conditions.

Reproductions of material on the web site may not be made for or donated to other repositories, nor may be further reproduced without written permission from the Goettingen State- and University Library.

For reproduction requests and permissions, please contact us. If citing materials, please give proper attribution of the source.

Contact

Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen
Georg-August-Universität Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen
Germany
Email: gdz@sub.uni-goettingen.de

 CHAPITRE VII.

ON NOUS REÇOIT à TONGATABOO d'une manière amicale : Description d'une collation des Insulaires : Établissement de l'Observatoire, &c. Description d'un Village où résident les Chefs, & du pays des environs : Entrevues avec Marewagee, Toobou & le fils du Roi : Grand Haiva, ou grande Fête donnée par Marewagee ; feux d'artifice ; combats de lutte & de pugilat : Distribution de notre bétail : Vols commis par les Naturels : Je fais arrêter Poulaho & d'autres Chefs : Présent de Poulaho & un autre Haiva.

PEU DE TEMS APRÈS que nous eûmes mouillés, je descendis à terre accompagné d'Omaï & de quelques-uns des Officiers. Le Roi nous attendoit sur la grève ; il nous conduisit à une jolie maison, située un peu en dedans des bords du bois, & précédée d'une grande prairie de gazon. Il me dit que nous étions les maîtres de l'occuper durant notre relâche : nous ne pouvions désirer une position plus charmante.

 ANN. 1777.
 Juin.

UN CERCLE, assez nombreux de Naturels, ne tarda pas à venir s'asseoir devant nous sur la prairie. On apporta

ANN. 1777.
Juin.

des racines de plante de *Kava*, qu'on mit aux pieds du Roi; il ordonna de les couper en morceaux; il les fit distribuer aux hommes & aux femmes qui commencerent à les mâcher, & ils préparèrent en peu de tems, un bowl de leur liqueur favorite. Sur ces entrefaites, nous vîmes arriver un cochon cuit au four, & deux paniers d'ignames grillées, qu'on divisa en dix portions & qu'on distribua à quelques-uns des assistans; mais j'ignore à combien de personnes chacune de ces portions étoit destinée. J'observai qu'on en donna une au frere du Roi, & qu'on en réserva une, sans doute, pour Poulaho, car c'étoit un morceau choisi: on servit ensuite la liqueur, mais Poulaho ne parut pas se mêler de la distribution. On lui présenta la premiere coupe, & il dit de la donner à un homme qui étoit assis près de lui. On lui apporta aussi la seconde qu'il garda. On m'offrit la troisieme; mais, ayant vu préparer la boisson, je ne me souciai pas de la goûter, & elle passa à Omaï. Le reste fut envoyé à différens Insulaires, d'après les ordres de celui qui avoit le soin du Bowl. Le frere du Roi reçut une de ces coupes qu'il emporta avec sa part de cochon & d'ignames. D'autres quitterent également le cercle & emporterent leurs portions: on nous dit qu'ils ne pouvoient ni boire, ni manger en présence du Roi; cependant des hommes & des femmes d'un rang bien inférieur mangerent & burent sous ses yeux. La plupart se retirerent bientôt, & ils emporterent ce qu'ils n'avoient pas consommé.

JE REMARQUAI que les Naturels, qui avoient eu part à

la collation , ne formoient pas la quatrième partie de l'assemblée : ceux qui reçurent des ignames ou un morceau de cochon , me parurent être de la maison du Roi. Les domestiques qui distribuèrent la viande & la Kava , les présentoient toujours assis , même à Poulaho. Quoique ce fut notre premier débarquement , quoiqu'il y eut auprès de nous une multitude d'hommes & de femmes que nous n'avions pas encore vu , aucun d'eux ne fut incommode , & rien ne troubla le bon ordre.

ANN. 1777.
Juin.

J'ALLAI chercher une aiguade avant de retourner à bord ; on me conduisit à des étangs ou plutôt à des mares , qui renfermoient , disoit-on , de l'eau douce. L'une de ces mares m'offrit en effet une eau assez bonne , mais elle se trouvoit un peu avant dans l'intérieur du pays , & l'on ne pouvoit y remplir qu'un petit nombre de futailles. Ayant appris que l'eau étoit plus abondante sur la petite île de *Pangimodoo* , située près de notre mouillage , je m'y rendis le lendemain & j'eus le bonheur d'y trouver un étang , d'une eau meilleure que celle que nous avions rencontrée jusqu'alors. L'étang étoit très-fale , je le fis nettoyer , & nous y prîmes l'eau dont nous avions besoin.

11.

COMME je me proposois de faire un séjour assez long à *Tongataboo* , nous dressâmes une tente près de la maison que Poulaho nous avoit donné. On débarqua nos chevaux & notre bétail , & je laissai à terre un détachement des soldats de marine commandés par leur Officier.

 ANN. 1777.
 Juin. On établit l'observatoire à peu de distance de notre camp, & M. King demeura sur la côte afin de suivre les observations, & de surveiller les travailleurs. On débarqua les voiles qu'il falloit réparer; quelques-uns de nos gens couperent du bois pour le feu, & des planches pour l'usage des vaisseaux, & les canonniers eurent ordre de se tenir dans l'île, & de faire les échanges avec les Naturels qui arrivoient de tous côtés, & qui apportoient des cochons, des ignames, des noix de cocos & d'autres productions du pays. Notre camp ressembla bientôt à une foire, & la *Résolution* & la *Découverte* furent si remplies, que nous pouvions à peine nous remuer sur les ponts.

FEENOÛ avoit fixé sa résidence dans notre voisinage; mais il n'étoit plus le maître. Il conservoit cependant beaucoup de crédit, & les présens continuels qu'il nous fit, nous donnerent de nouvelles preuves de son opulence & de sa générosité. Le Roi ne se montroit pas moins libéral envers nous, car il ne se passoit guère de jour, sans que nous reçussions de lui des choses précieuses. Nous apprîmes qu'il y avoit dans l'île d'autres grands personnages que nous n'avions pas encore vus. Orago & Toobou, en particulier, m'en citerent un qui se nommoit Mareewagee; qui jouissoit, disoient-ils, d'un pouvoir étendu, & qui étoit fort respecté. Si Omaï ne se méprit pas sur ce qu'ils nous en raconterent, Mareewagee se trouvoit revêtu d'une autorité supérieure à celle de Poulaho lui-même son parent; mais comme il étoit vieil & qu'il vivoit dans la retraite, il ne venoit pas nous rendre de visite. Plusieurs Naturels

nous laissent entrevoir que l'élévation de son rang ne lui permettoit pas de nous faire cet honneur. De pareils détails excitant ma curiosité, j'avertis Poulaho que je vou-

ANN. 1777.
Juin.

NOUS PARTÎMES en effet le 12, dès le grand matin, dans la pinnasse, & le Capitaine Clerke me joignit sur un de ses canots. Nous marchâmes à l'Est des petites îles qui forment le havre; tournant ensuite au Sud, d'après les conseils de Poulaho, nous atteignîmes une baie spacieuse, ou une entrée que nous remontâmes l'espace d'environ une lieue, & nous débarquâmes au milieu d'un nombre considérable d'Insulaires, qui nous reçurent avec des acclamations de joie. Ils se séparèrent sur-le-champ afin de laisser passer Poulaho, qui nous mena dans un terrain enclos, où il ôta la pièce d'étoffe qui lui servoit de vêtement, pour en mettre une neuve, pliée proprement, que portoit un jeune homme de sa suite. Une vieille femme l'aida à s'habiller; & elle couvrit d'une natte l'habit du Roi. Nous jugeâmes que c'étoit pour qu'il ne le salît pas quand il s'asseoirait. Je lui demandai alors où étoit Mareewagee, & je fus bien étonné d'apprendre qu'il étoit parti pour se rendre au vaisseau, au moment qui précéda notre arrivée. Poulaho nous engagea à le suivre à une *Malage*, c'est-à-dire, à une maison où se tiennent des assemblées publiques: cette maison étoit située environ un demi-mille plus loin. Lorsque nous eûmes atteint une grande prairie qui précédoit la façade, il s'assit au bord du chemin, & il nous dit d'aller seuls:

12.

ANN. 1777.

Juin.

jusqu'à l'habitation. Nous profitâmes de son conseil, & nous nous assîmes à l'entrée; la foule qui nous suivoit, nous environna alors & s'assit comme nous. Omaï, qui nous servoit d'interprête, demanda de nouveau si nous verrions Mareewagee : on ne nous répondit rien de satisfaisant. J'imaginai qu'on nous cachoit à dessein le vieil chef; & nous retournâmes à nos canots, très-piqués d'avoir fait une course inutile. J'appris en arrivant à bord que Mareewagee n'y étoit point venu. Il paroît qu'il y eut de notre part bien des méprises, & qu'Omaï fut trompé, ou ce qui est plus vraisemblable qu'il comprit mal ce qu'on lui avoit dit, sur le grand personnage à qui nous voulions nous présenter.

QUOI QU'IL EN SOIT, nous eûmes occasion d'examiner un village agréablement situé sur les bords d'un petit golfe, dans lequel tous les Chefs de l'île, ou du moins la plupart font leur résidence : chacun d'eux avoit sa maison au milieu d'une plantation, environnée de cabanes & d'offices pour les domestiques. Des haies très-propres enfermoient ces plantations, qui, en général, n'offroient qu'une seule entrée : c'étoit une porte contenue en-dedans par une barre de bois, en sorte que, pour pénétrer dans l'intérieur, il falloit attendre qu'on vînt ouvrir. Les grands chemins & les petits sentiers se trouvent dans l'intervalle qui sépare une plantation de l'autre, & il est nécessaire d'escalader les haies, pour arriver sur le territoire de son voisin. Les Naturels laissent croître du gazon sur une grande partie de ces terrains, & ils y sement ou ils y plantent des choses plus agréables

agréables qu'utiles : mais nous vîmes dans presque toutes, la plante appelée *Kava*, dont ils tirent cette boisson qu'ils aiment si passionnément. Quelques-unes des plantations offroient en abondance toutes les productions végétales de l'île ; mais j'observai que celles-ci n'étoient pas habitées par les Insulaires du premier rang. Il y a, près des chemins publics, de grandes maisons, précédées d'une prairie qui n'est pas enclosée, & dont on soigne beaucoup le gazon. On me dit qu'elles appartenoient au Roi ; & je conjecture qu'on y tient les assemblées publiques. C'est à une de ces maisons que Poulaho nous conduisit.

ANN. 1777.
Juin.

LE LENDEMAIN, à midi, le célèbre Mareewagee, dont on nous avoit parlé si souvent, se rendit aux environs du poste que nous occupions dans l'île ; il étoit suivi d'un grand nombre d'Insulaires de tous les rangs. On m'assura qu'il avoit pris cette peine, afin de me fournir une occasion de le voir. Il savoit probablement que j'avois paru très-mécontent la veille de ne pas le rencontrer. L'après-dîner, je descendis à terre avec plusieurs de nos Messieurs, & Fegnou nous servit de guide. Nous trouvâmes un homme assis sous un grand arbre ; près de la côte, un peu à droite de notre tente : une pièce d'étoffe, d'au-moins quarante verges de longueur, étoit étendue devant lui, & il étoit environné d'un cercle nombreux de Naturels des deux sexes également assis. Nous supposâmes que c'étoit le grand personnage que nous venions chercher : mais Feenou nous détrompa, & il nous montra un vieillard assis sur une

ANN. 1777.
Juin.

natte, à quelque distance, en nous disant que c'étoit là Mareewagee ; il nous présenta au Vieillard qui nous reçut d'une manière très-amicale, & qui nous pria de nous asseoir. L'Insulaire, assis sous l'arbre, en face de nous, s'appelloit Toobou ; & , lorsque j'aurai occasion d'en parler dans la suite, je le nommerai le vieil Toobou, pour le distinguer de l'autre Toobou, Ami du Capitaine Furneaux ; sa figure, ainsi que celle de Mareewagee, étoit vénérable. Le dernier étoit mince de taille, & il paroissoit avoir plus de soixante ans. Le premier, quoique moins âgé, avoit plus d'embonpoint, & il avoit si mal aux yeux, qu'il sembloit presque aveugle.

COMME je ne m'attendois pas à trouver deux Chefs, je n'avois apporté qu'un présent. Il fallut le diviser ; mais chacune des portions fut encore assez considérable, & Toobou & Mareewagee parurent très-satisfaits. Nous les amusâmes ensuite, l'espace d'une heure, avec deux cors de chasse & un tambour ; le Capitaine Clerke tira un coup de pistolet, ce qui leur causa un extrême plaisir. Au moment où je pris congé, on roula la grande pièce d'étoffe, étendue devant Mareewagee, & on me la donna, ainsi que des noix de cocos.

14.

LE 14, le vieux Toobou vint me voir à bord de la *Résolution* ; il alla voir aussi le Capitaine Clerke, & nous eûmes soin, l'un & l'autre, de lui faire des présents. Sur ces entrefaites, Mareewagee rendit une visite à notre détachement qui se trouvoit à terre ; & M. King

lui montra tout ce que nous avions débarqué. Il admira beaucoup notre bétail, & notre scie croisée fixa son attention pendant quelque tems.

ANN. 1777.
Juin.

POULAHŌ revint à midi du village, où nous l'avions laissé deux jours auparavant, & il nous amena son fils, jeune homme d'environ douze ans; il dîna avec moi, mais il ne permit pas à son fils de s'asseoir à table. Je me trouvois plus à mon aise, quand je l'avois pour convive; car alors les autres Naturels n'osoient approcher, & un petit nombre d'entr'eux se tenoient dans ma chambre. Lorsque lui ou Feenou n'étoient pas à bord, ce qui, à la vérité, n'arriva gueres durant notre relâche, les Chefs inférieurs s'asséioient à ma table sans façon, ou ils entroient dans ma chambre, à l'heure du repas, & ils m'importunoient beaucoup. Nous nous trouvions si gênés par la foule, qu'il n'y avoit pas moyen de dîner d'une maniere tranquille. Le Roi aima bientôt notre cuisine; je fus persuadé néanmoins qu'il dînoit si souvent avec nous, afin d'avoir le plaisir de boire, plutôt que celui de manger; il prit en effet du goût pour le vin, & il vidoit sa bouteille, aussi-bien & aussi gaîment que nous. Il établit sa demeure dans une maison, située près de notre tente: le soir, il donna à nos gens le spectacle d'une danse; &, ce qui étonna tout le monde, malgré son embonpoint monstrueux, il dansa lui-même.

LE 15, dans la matinée, je reçus un Messager du vieil Toobou, qui me prioit de descendre à terre. J'al-

15.

ANN. 1777.
Juin.

lai le voir accompagné d'Omaï : nous le trouvâmes assis comme les anciens Patriarches, au pied d'un arbre, & environné d'un cercle de Naturels, d'une physionomie respectable: une grande pièce d'étoffe étoit étendue de toute sa longueur, devant lui; il nous invita à nous asseoir près de lui; il montra à Omaï, la pièce d'étoffe, une touffe de plumes rouges, & une douzaine de noix de cocos, en disant qu'il me les destinoit. Je le remerciai; &, comme je n'avois rien à lui donner, je l'engageai à venir à bord.

OMAÏ, que Poulaho envoya chercher, nous quitta alors; & Feenou, qui arriva bientôt après, m'informa que le jeune Futtafaihe, fils de Poulaho, desiroit de me voir. Je me rendis à cette invitation, & je trouvai le Prince & Omaï assis sous un large dais, d'une très-belle étoffe; une autre pièce, d'une étoffe plus grossière, longue de soixante-seize verges, & large de sept & demie, étoit étendue au-dessous d'eux, & devant eux. Ils avoient un gros cochon à leur droite, & à leur gauche un monceau de noix de cocos. Des Infulaires étoient assis en cercle autour de l'étoffe; je reconnus Mareewagee, & d'autres personnages du premier rang. On m'engagea à m'asseoir près du Prince. Omaï me dit que le Roi lui avoit recommandé de m'avertir, qu'étant mon Ami, il comptoit sur mon attachement pour son fils, & qu'il en seroit plus assuré, si j'acceptois ce présent. Je l'acceptai de bon cœur; &, comme il étoit l'heure du dîner, je les invitai tous à venir à bord.

LE JEUNE PRINCE, Mareewagee, le vieil Toobou, trois ou quatre Chefs inférieurs, & deux femmes âgées, & d'un rang supérieur, m'accompagnerent. Mareewagee portoit une étoffe neuve, sur les bords de laquelle il y avoit six bouquets assez gros, de plumes rouges. Nous jugeâmes qu'il avoit pris ce vêtement, pour nous le donner; car, dès qu'il fut à bord, il l'ôta, & il me l'offrit. Il avoit sans doute oui dire que les plumes me feroient plaisir. Chacun de mes hôtes reçut de moi des présens, qui parurent les enchanter. Lorsque le dîner fut servi, ils ne voulurent ni s'asseoir à table ni manger. Je leur témoignai ma surprise, & ils me dirent qu'ils étoient *Taboo*: ce mot a bien des acceptions; mais, en général, il signifie une chose qui est défendue. On ne nous expliqua point pourquoi ils s'imposoient cette réserve. Après dîner, on leur montra toutes les parties du vaisseau, &, lorsque leur curiosité fut satisfaite, je les reconduisis à terre.

ANN. 1777.
Juin.

DÈS que mon canot eut atteint le rivage, Feenou & quelques autres en sortirent. Le jeune Futtafaihe voulant les suivre, fut rappelé par Mareewagee, qui rendit, à l'héritier présomptif de la Couronne, les hommages que je lui avois vu rendre au Roi. On permit à Futtafaihe de débarquer, après que le vieil Toobou & une des femmes âgées, dont je parlois plus haut, lui eurent donné les mêmes marques de respect. Quand cette cérémonie fut achevée, tous les Naturels quitterent mon canot, & passerent dans une pirogue, qui devoit les conduire à leur résidence.

ANN. 1777.
Juin.

JE FUS BIEN-AISE de les avoir remené moi-même sur la côte : il me fut démontré clairement, que Poulaho & son fils étoient au-dessus de tous les autres Chefs. J'appris d'ailleurs les degrés de parenté ou de puissance de plusieurs grands personnages dont j'ai souvent cité les noms. Je fus que Mareewagee & le vieil Toobou étoient freres ; ils avoient l'un & l'autre beaucoup de possessions dans l'île ; & ils sembloient très-considérés du peuple : chacun des Naturels donnoit au premier l'épithète honorable de *Motooa - Tonga*, c'est-à-dire, de pere de *Tonga*, ou de son pays. Son affinité avec le Roi ne fut plus un secret pour nous ; nous reconnûmes qu'il étoit son beau-pere , Poulaho ayant épousé une de ses filles, dont il avoit un fils : ainsi , Mareewagee étoit le grand-pere du jeune Prince. Nous voyions depuis assez long-tems, que nous nous étions mépris , en regardant Feenou , comme le Souverain de ces îles ; mais nous ne pouvions définir le rang qu'il occupoit ; il ne nous resta pas non plus de doute sur ce point. Feenou étoit un des fils de Mareewagee , & Toobouciota en étoit un autre.

EN DÉBARQUANT , je trouvai le Roi dans la maison voisine de notre tente , avec ceux de nos gens qui résidoient sur la côte. A peine l'eus-je abordé , qu'il me donna un gros cochon , & une quantité assez considérable d'ignames. A l'entrée de la nuit , je vis arriver une troupe d'hommes qui s'affirent en rond , & qui chanterent & s'accompagnèrent sur des tambours de bambou placés au milieu d'eux (a). Il y avoit trois longs tambours de bam-

(a) On exécute le soir de pareils concerts, autour de la maison

bous & deux plus courts : ils frappoient l'extrémité inférieure contre terre , comme dans la Fête dont j'ai parlé plus haut. J'en apperçus deux autres couchés sur le sol , l'un à côté de l'autre ; l'un étoit fendu : un Insulaire battoit sur ceux-ci à l'aide de deux petits bâtons : les Musiciens chanterent trois airs devant moi : on me dit que le concert avoit continué après mon départ , & qu'il dura jusqu'à dix heures du soir. Ils brûlerent des feuilles de *Wharra* pour éclairer la scène ; je ne les ai jamais vu faire usage d'autres flambeaux.

ANN. 1777.
Juin.

TANDIS que je passois la journée avec ces grands personnages , M. Anderson se promena dans l'intérieur du pays , & il fit les remarques suivantes : « A l'Ouest » de l'endroit où nous avons établi notre tente, le terrain est absolument inculte , l'espace d'environ deux » milles ; mais la nature y produit une multitude d'arbres & d'arbrisseaux d'une végétation très-forte. On » trouve plus loin une assez grande plaine , sur laquelle » il y a des cocotiers & quelques plantations peu étendues , qui semblent très-récentes ; elles nous parurent » être dans des districts qu'on avoit laissé en friche jusqu'alors. Près de la crique , qui se prolonge à l'Ouest

des Chefs ou des *Tamoles* des îles Carolines. « Le *Tamole* ne » s'endort qu'au bruit d'un concert de musique , que forme une » troupe de jeunes gens , qui s'assemblent le soir , autour de sa » maison , & qui chantent , à leur manière , certaines poésies. » *Lettres édifiantes & curieuses*, tome XV, page 314.

ANN. 1777.
Juin.

» de la tente, le sol est plat, & il est couvert d'eau en
 » partie à chaque marée. Lorsque les flots le laissent dé-
 » couvert, on apperçoit à la surface un rocher de corail
 » qui offre des trous remplis d'une vase jaunâtre ; vers
 » les bords où il est un peu plus nud, il y a une multi-
 » tude de petites ouvertures d'où fort un égal nombre de
 » crabes de deux ou trois espèces. Ces crabes s'y montrent
 » en foule, mais ils disparaissent dès qu'on les approche,
 » & les Naturels, avec toute leur dextérité, ne peuvent en
 » prendre un seul.

» ON RENCONTRE ICI un ouvrage de l'art ; qui an-
 » nonce une forte d'industrie & de la persévérance : il
 » commence d'un côté, sous la forme d'une chaussée
 » étroite, qui s'élargissant peu-à-peu, s'élève doucement
 » à la hauteur de dix pieds ; à ce point, sa largeur est
 » de cinq pas & sa longueur entière de soixante-quar-
 » torze : elle aboutit à une espèce de cirque, qui a
 » trente pas de diamètre, & un ou deux pieds d'éléva-
 » tion au-dessus de la chaussée, & qui offre quelques
 » arbres au centre. Le côté opposé du cirque touche à
 » une seconde chaussée de la même nature ; mais celle-
 » ci n'a que quarante pas de long, & elle tombe en
 » ruine. Le cirque & les deux chaussées sont de grosses
 » pierres de corail ; la surface est couverte d'une terre qui
 » a produit une multitude de petits arbres & d'arbrif-
 » seaux ; & l'état de décomposition où l'on voit d'ail-
 » leurs cet ouvrage, annonce qu'il est ancien. S'il a
 » servi jadis à quelque chose, il paroît qu'on n'en fait
 » aucun

» aucun usage aujourd'hui ; nous n'avons pu rien apprendre
 » des Naturels, si ce n'est qu'il appartient à Poulaho, &
 » qu'on lui donne le nom d'*Etchee*.»

ANN. 1777.
 Juin.

LE 16, au matin, j'allai examiner les travaux que j'avois ordonnés sur la côte, & je fis ensuite, avec M. Gore, une promenade dans l'intérieur du pays. Nous eûmes occasion de voir de quelle manière les Naturels fabriquent leurs étoffes ; nous étudiâmes ainsi la principale Manufacture de ces îles, & de la plupart des autres de la mer du Sud. J'ai décrit fort en détail, dans mon premier Voyage (a), la méthode que suivent les O-Taïtiens ; comme celle des peuplades des *îles des Amis*, est différente, à quelques égards, je crois devoir en parler.

16.

LES FEMMES chargées de ce travail, prennent d'abord les tiges ou les troncs du mûrier-papier, qu'on cultive pour cet objet, & qui arrivent rarement, à plus de six ou sept pieds d'élevation, & a plus de quatre pouces de grosseur : elles en ôtent l'écorce dont elles enlèvent ensuite les parties grossières avec une coquille de moule. Afin de détruire la convexité qu'a pris l'écorce autour de la tige, elles la roulent en sens contraire, & elles la font macérer dans l'eau ; (on m'a dit qu'on la laisse tremper une nuit) : on l'étend alors sur un tronc d'arbre, for-

(a) Voyez la Traduction Française du second voyage de Cook, tome II, pag. 479 dans la collection de Hawkesworth.

ANN. 1777.
Juin.

mant une espèce d'établi ; on la bat avec un instrument quarré de bois, qui a environ un pied de longueur, & qui est rempli de grosses rainures de tous les côtés, & quelquefois avec un autre instrument qui est uni. L'étoffe est bientôt fabriquée, mais on la remet souvent sur le métier ; on la déroule & on la replie à diverses reprises & on la bat de nouveau : il semble que le but de ces opérations subséquentes est d'en resserrer plutôt que d'en amincir le tissu : dès que le premier travail est achevé, on étend l'étoffe afin de la sécher. La longueur des pièces est de quatre à six pieds, mais il y en a de plus grandes ; leur largeur est moindre de moitié. A l'époque dont je parle, on réunit les pièces, & on les enduit pour cela du suc visqueux d'une baie appelée *Tooo*. Quand l'étoffe a la longueur qu'on veut lui donner, on la place sur une large pièce de bois au-dessus d'une empreinte composée de substances fibreuses tissées d'une manière très-serrée : l'ouvrière plonge une guenille dans un suc tiré de l'écorce d'un arbre nommé *Kokka*, & elle frotte l'étoffe, qui prend une couleur brune & qui devient lustrée : l'empreinte sur laquelle porte l'étoffe, me parut destinée seulement à coller davantage les divers morceaux. On continue ces opérations du collage & de la teinture jusqu'à ce que l'étoffe ait la longueur & la largeur nécessaires ; les côtés offrent ordinairement une bordure d'un pied de largeur, qui n'est pas peinte, & il y en a une seconde plus large aux deux extrémités. Si quelques parties sont trop minces ou trouées, ce qui arrive souvent, on y colle des pièces qui la rendent par-tout de la même épaisseur. Pour avoir une couleur noire, les Naturels mêlent la suie d'une

noix huileuse , appellée *dooedooe* avec le suc du *kokka*. La proportion de ce mélange varie , selon la teinte qu'ils desirent. Ils disent que l'étoffe noire , communément la plus lustrée , donne un vêtement frais , & que la première est plus chaude. Ils ne manquent pas , pour renforcer l'une & l'autre , d'y ajouter de petites pieces posées longitudinalement , & on ne peut y faire des déchirures que dans une direction.

ANN. 1777.
Juin:

JE RENCONTRAI Feenou à mon retour , & je l'emmenai dîner à bord , ainsi qu'un second Chef qui étoit jeune. Lorsque le dîner fut servi , ils ne voulurent point manger , ils me dirent qu'ils étoient *Taboo Avy* : s'étant informé ensuite de quelle maniere on avoit apprêté nos alimens , ils s'affirent à table & ils mangerent de bon cœur du cochon & des ignames qu'on avoit fait cuire sans *avy*, c'est-à-dire , sans eau. Je les assurai qu'il n'y avoit pas non plus d'eau dans le vin , & ils en burent volontiers. Nous conjecturâmes que des principes de superstition leur interdisoient alors l'usage de l'eau : il est vraisemblable toutefois , que l'eau dont nous nous servions leur inspiroit du dégoût , parce qu'on la puisoit à l'un des endroits où ils se baignent.

MAREEWAGEE avoit fait préparer pour le 17 , une grande Fête (*Haiva*) , à laquelle nous fûmes tous invités ; on dispoit devant la maison qu'occupoit alors ce Chef , & près de notre poste , un terrain qui devoit servir de théâtre. Les Insulaires arriverent en foule le matin , de l'intérieur du pays ; chacun d'eux portoit sur son épaule

17.

ANN. 1777.
Juin.

une perche de six pieds de longueur , avec une igname suspendue à chacune des extrémités. Ces ignames & ces perches furent déposées dans le cirque ; ils en formèrent deux pyramides ornées de différentes sortes de petits poissons , & arrangées de manière à produire le coup-d'œil le plus favorable. Marcewagee destinoit ce présent au Capitaine Clerke & à moi. Les Naturels placèrent le poisson d'une manière pittoresque , & nous fûmes bien aise de le voir ; mais il nous fut inutile , car il sentoit mauvais : on l'avoit gardé deux ou trois jours , afin de nous le présenter en cette occasion.

ILS COMMENCERENT sur les onze heures à exécuter diverses danses qu'ils appellent *Mai*. « Les Musiciens » (a) qui devoient former le chœur , étoient assis & au » nombre de soixante – dix. Nous aperçûmes au milieu » d'eux , trois instrumens auxquels nous donnâmes le nom » de tambours , quoiqu'ils ne ressemblassent pas aux nôtres : c'étoient de gros morceaux de bois cylindriques , » ou des troncs d'arbres de trois à quatre pieds de long » & deux fois plus gros que le corps d'un homme d'une » taille ordinaire ; nous en vîmes de plus petits : ils se » trouvoient les uns & les autres creux dans l'intérieur , » mais fermés aux deux bouts , & ouverts seulement au » côté par une fente d'environ trois pouces de large , » qui se prolongeoit à-peu-près sur toute la longueur :

(a) M. Anderson ayant décrit cette fête d'une manière plus détaillée que le Capitaine Cook , nous avons cru devoir imprimer ici cette partie de son Journal.

» ils creusent l'intérieur par cette ouverture , quoique
 » cette opération soit très-difficile. Les Naturels appel-
 » lent ces tambours *naffa* ; ils les tiennent devant eux ,
 » l'ouverture tournée vers leur visage , & ils frappent
 » dessus avec deux morceaux cylindriques d'un bois dur ,
 » d'un pied de long & de l'épaisseur du poignet , & ils
 » en tirent un son rude , mais éclatant & fort ; ils adou-
 » cissent ou ils ralentissent les coups en quelques endroits
 » de la danse , & , pour changer de ton , ils frappent au
 » milieu ou à l'extrémité de l'instrument.

ANN. 1777.
Juin.

» LA PREMIERE DANSE fut composée de quatre group-
 » pes, chacun de vingt-quatre hommes , qui tenoient à
 » la main un petit instrument de bois mince & léger ,
 » d'environ deux pieds de long , dont la forme ressem-
 » bloit à celle d'une courte pagaie oblongue , & aux-
 » quels les Naturels du pays donnent le nom de *pagge*.
 » Ils les agiterent de toutes sortes de manieres , ils les
 » pointoient à droite & à gauche vers la terre , en
 » inclinant leur corps du même côté ; ils les tournoient
 » ensuite du côté opposé ; ils les passoient brusque-
 » ment d'une main à l'autre , & ils les faisoient tour-
 » ner avec beaucoup d'adresse. Ils varierent à l'infini
 » les positions des *pagges* , & à chaque nouvelle
 » position , ils prirent de nouvelles attitudes : leurs mou-
 » vemens furent d'abord peu vifs , mais ils s'anime-
 » rent selon celui des tambours. Ils récitoient en outre
 » des phrases de chant que répétoit le chœur ; & ,
 » bientôt après , les Musiciens & les Acteurs chanterent

366 TROISIEME VOYAGE

————— » tous ensemble , & ils terminerent ce premier jeu par des
ANN. 1777. » acclamations.
Juin.

» APRÈS UN ENTR'ACTE de deux ou trois minutes , ils
» recommencerent les manœuvres du *pagge* , qu'ils con-
» tinuerent plus d'un quart-d'heure. La dernière ligne
» des Acteurs se divisa , elle tourna d'un pas lent les an-
» gles de la colonne , & , se rencontrant au centre du
» front , elle forma la première. Les Acteurs , sur ces en-
» trefaites , réciterent des phrases de chant , comme dans
» le premier acte ; les autres lignes se déplacèrent suc-
» cessivement & de la même manière , jusqu'à ce que
» celle qui étoit d'abord au front , se trouva la dernière,
» & l'évolution continua jusqu'à ce que la dernière ligne
» eût repris sa première place. Ils exécuterent une danse
» qui commença d'abord d'une manière assez froide ;
» mais qui s'anima bientôt ; & après avoir chanté envi-
» ron dix minutes , tous les Acteurs se diviserent en deux
» groupes , ils s'éloignerent un peu , ils se rapprocherent
» ensuite , & ils dessinerent une figure circulaire qui termina
» le ballet ; on emporta les tambours & les Musiciens quit-
» terent la scène.

» LA SECONDE DANSE n'avoit que deux tambours , &
» le chœur n'étoit composé que de quarante Musiciens.
» Les danseurs , ou plutôt les Acteurs , formoient deux
» rangs : je comptai dix-sept personnes dans le plus avan-
» cé , & cinq dans l'autre. Feenou étoit à leur tête , c'est-
» à-dire , qu'il occupoit le milieu de la première ligne ,

» place d'honneur en ces occasions. Ils dansèrent & ils
 » réciterent des phrases de chant l'espace d'environ une ANN. 1777.
 » demi-heure', quelquefois sur un mouvement vif, & Juin.
 » d'autrefois sur un mouvement plus tranquille, mais tou-
 » jours avec une précision extrême: on eût dit que l'ame
 » d'un seul homme animoit tous ces corps, & nous fûmes
 » frappés de la justesse des pas & des voix. Vers la fin
 » du ballet, la seconde ligne se partagea, & elle vint
 » prendre la place de la première, qui, après quelques évo-
 » lutions, se retrouva dans la position où elle étoit en arri-
 » vant sur la scène. Lorsque ce ballet fut terminé, les Musi-
 » ciens & les tambours disparurent comme à la fin de l'au-
 » tre danse.

» Nous vîmes arriver trois tambours portés chacun
 » par deux ou trois hommes, & soixante-dix Musiciens
 » s'affirent sur la scène pour former le chœur d'une troi-
 » sième danse. Celle-ci nous présenta deux lignes de
 » seize personnes, c'est-à-dire, trente-deux Acteurs en
 » tout: le jeune Toobou, qui avoit un vêtement cou-
 » vert de plumes rouges, & qui se trouvoit richement
 » paré aux yeux des spectateurs, étoit à leur tête. Ils dan-
 » sèrent & chanterent, ils agiterent le *pagge*, comme
 » les premiers, mais leur jeu, en général, fut beaucoup
 » plus animé, & l'assemblée fut si contente, qu'elle ne
 » cessa de les applaudir; elle parut sur-tout enchantée,
 » lorsqu'ils laissoient pendre le *pagge* devant eux, &
 » qu'ils détournoient la tête, ainsi qu'on la détourne,
 » quand on éprouve un sentiment de honte. La ligne du
 » derrière se divisa, & vint occuper la place de l'autre,

comme dans les deux premières danses ; mais ils reprin-
 rent bientôt leur ancienne place , ils formerent trois
 lignes , ils se retirèrent aux deux coins de la scène , &
 ils laisserent vuide la plus grande partie de théâtre. Deux
 hommes entrèrent alors brusquement , & se livrerent
 un combat simulé avec les massues qu'ils emploient
 dans les batailles : ils les balancerent d'abord de différentes
 manieres , ils firent ensuite le moulinet avec beaucoup
 de force & de rapidité , & ils déployerent tant d'adresse ,
 que quoiqu'ils fussent très - près , ils ne se toucherent
 jamais. Ils ne montrerent pas moins de dextérité , en
 transportant leurs massues d'une main à l'autre : les deux
 champions , après avoir continué quelque tems ces exer-
 cices , s'agenouillerent & prirent de nouvelles attitudes :
 ils jetterent par exemple , leur massue en l'air ; & ils les
 refaisirent au moment où elles tomboient. Ils s'en
 allerent aussi brusquement qu'ils étoient venus. Ils avoient
 la tête couverte d'une étoffe blanche , qui ressembloit à
 un bonnet de nuit , & qui étoit ferré sur le front par
 une guirlande de feuillage : afin d'être plus au frais &
 & moins embarrassés , ils se trouvoient nuds d'ailleurs ,
 si l'on excepte un pagne léger , qui environnoit leur
 ceinture. Un homme qui portoit une pique & qui étoit
 vêtu comme ces deux derniers , entra sur la scène
 d'une maniere aussi brusque ; il regarda autour de lui
 d'un air effaré , comme s'il eût cherché son ennemi
 à l'un des coins de la scène , & il prit une attitude
 menaçante : on eût dit qu'il vouloit transpercer l'un
 des spectateurs ; ses genoux un peu pliés trembloient
 sous lui & il paroissoit écumant de rage. Après avoir
 gardé

» gardé cette position quelques secondes, il passa à l'au-
 » tre coin du théâtre, il s'y tint dans la même attitude
 » le même espace de tems, & sa sortie fut aussi brusque
 » que son entrée. Durant cet intervalle, les danseurs qui
 » s'étoient divisés en deux groupes, réciterent avec len-
 » teur des phrases de chant; ils s'avancerent, ils se réu-
 » nirent & ils terminerent le ballet au milieu des accla-
 » mations publiques. Si l'on juge de cette danse par le
 » rang des Acteurs, ce fut le plus pompeux de tous leurs
 » spectacles; Futtafaihe, frere de Poulaho, frappoit sur
 » l'un des tambours; Feenou frappoit sur un autre, & Ma-
 » reewagee frappoit à l'entrée de sa hutte sur un troisieme,
 » qui ne faisoit point partie de l'orchestre.

ANN. 1777.
 Juin.

» NOUS N'ÉTIONS PAS à la fin des danses; on
 » en prépara bientôt une nouvelle dont quarante Mu-
 » siciens & deux tambours devoient former l'orchestre:
 » celle-ci fut composée de soixante hommes, qui
 » n'avoient point encore paru, & qui se rangerent sur
 » trois lignes, la premiere ayant vingt-quatre Ac-
 » teurs. Avant de commencer, ils jouerent un Prologue
 » assez long, dans lequel toute la troupe répondoit de
 » tems-en-tems à l'un des Naturels qui discouroit: ils
 » réciterent alternativement avec le chœur des phrases
 » de chant (peut-être des vers); ils agiterent rapidement
 » le *pagge* d'un grand nombre de manieres, & l'assemblée
 » cria de toutes parts *Mareeai, Fyfogge!* mots d'élo-
 » ges qui expriment des nuances diverses. Ils se divi-
 » serent en deux groupes qui se tournoient le dos, ils
 » se retournerent ensuite, & les deux groupes change-

370 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Jui.

rent de place & reprirent bientôt leur première position ; comme dans les autres danses. Ils se divisèrent & se retirèrent sur les coins de la scène pour laisser le champ libre à deux athlètes qui exécuterent un combat simulé de massues : ces deux champions furent bientôt remplacés par deux autres ; sur ces entrefaites, les danseurs réciterent des phrases de chant lentement & alternativement avec le chœur ; ils revinrent ensuite sur le devant de la scène , & ils terminèrent le ballet.

CES DANSES, si toutefois on peut les appeler de ce nom, durèrent depuis onze jusqu'à près de trois heures. Les Chefs de l'Isle vouloient sûrement nous donner une fête, ou nous montrer leur dextérité, dans les exercices du corps. Une multitude d'Insulaires assistèrent à ces jeux, & l'inégalité du terrain rendit très-difficile l'évaluation du nombre des spectateurs ; cependant nous comptâmes le premier cercle, & remarquant qu'ils étoient rangés, en quelques endroits, sur vingt ou trente de hauteur, nous supposâmes qu'il y avoit près de quatre mille personnes. La foule, qui environnoit notre marché, ou qui rodoit autour de notre tente, étoit au moins aussi nombreuse, & nous calculâmes qu'il se trouvoit alors dix ou douze mille Insulaires dans notre voisinage ; c'est-à-dire, dans l'espace d'un mille de tour. La plupart y étoient venus par curiosité.

NOUS REGRETTAMES beaucoup de ne pas entendre

„ les paroles de leurs ballets ; nous aurions sûrement re-
 „ cueilli des observations précieuses , sur l'esprit & les
 „ coutumes de ces peuplades. L'assemblée ne manquoit
 „ point d'applaudir à la pantomime des Acteurs & des
 „ Danseurs , lorsqu'elle étoit juste & précise ; mais il faut
 „ remarquer qu'elle paroissoit sur-tout extrêmement
 „ sensible aux paroles. Au reste , la variété des mouve-
 „ mens , leur justesse & leur étendue , rendirent la pan-
 „ tomime seule , ou le jeu des Acteurs bien digne de
 „ notre attention. Les desseins qu'a fait M. Webber des
 „ jeux de *Hapae* , sont applicables à ceux que nous
 „ vîmes ici , & ils acheveront d'indiquer l'ordre & la po-
 „ sition des Danseurs & des Acteurs ; toutefois le crayon
 „ du Dessinateur , ou la plume de l'Ecrivain , n'exprime-
 „ ront jamais complètement des gestes ou des attitudes
 „ sans nombre , aussi remarquables par l'aisance & la
 „ grace , que par leur variété.

ANN. 1777.
 Juin.

„ LE SOIR , on nous donna le spectacle d'un *Bomai* , c'est-
 „ à-dire , qu'on exécuta les danses de nuit , devant la maison ,
 „ occupée alors par Feenou. Elles durèrent environ trois
 „ heures ; durant cet intervalle , nous vîmes douze danses ;
 „ qui ressemblerent beaucoup à celles de *Hapae*. Il y en
 „ eut deux d'exécutées par des femmes ; & , au milieu de
 „ celles-ci , nous vîmes arriver une troupe d'hommes ,
 „ qui formerent un cercle en-dedans de celui des
 „ Danseuses. Vingt-quatre hommes , qui en exécutèrent
 „ une troisième , firent , avec leurs mains , une multi-
 „ tude de mouvemens très-applaudis , que nous n'avions

ANN. 1777.
Juin.

» pas encore vus. L'orchestre se renouvela une fois.
 » Feenou parut sur la scène, à la tête de cinquante In-
 » sulaires, qui avoient joué à *Hapae* : il étoit magni-
 » fiquement habillé ; de la toile & une longue pièce de
 » gaze, composoient son vêtement, & il portoit de pe-
 » tites figures suspendues à son cou. A la fin des jeux ;
 » nous nous aperçûmes que nous avions exposé les In-
 » sulaires, ou plutôt qu'ils s'étoient exposés eux-mêmes
 » à de grands embarras ; car, se trouvant rassemblés en
 » foule sur cette partie de l'île, ils furent obligés de
 » passer la nuit sous des buissons, ou au pied d'un ar-
 » bre. Plusieurs couchèrent en plein air, ce dont ils ne
 » se soucient point du tout ; ou ils se promenerent jus-
 » qu'à la pointe du jour.»

LA FÊTE se passa avec plus d'ordre, que ne le pro-
 mettoit une si grande assemblée. Il devoit y avoir des
 hommes mal intentionnés dans une foule si nombreuse ;
 & , en effet, nous en rencontrâmes bientôt. Notre vi-
 gilance & nos soins ne les empêcherent pas de nous
 piller de toutes parts , & ils commirent leurs vols
 d'une manière très-audacieuse & très-insolente. Ils en-
 treprirent de dérober tout ce que nous avions ; mais
 la foule étoit toujours nombreuse ; & , de peur que
 les innocens ne fussent punis pour les coupables, je
 ne permis pas aux sentinelles de tirer. Ils essayèrent,
 en plein midi, d'enlever une ancre qui pendoit au
 bossoir de la *Découverte* ; & ils en seroient venus à
 bout, si la patte ne se fût accrochée à une des chaînes

de fer qui se trouvoient à la hanche du vaisseau. Ils ne purent dégager l'ancre avec la main, & ils ne connoissent point l'usage des palans. Ils cassèrent l'os de l'épaule d'une de nos chèvres; & l'animal en mourut peu de tems après : c'est la seule violence que nous eûmes à leur reprocher. La perte retomba sur eux, car c'étoit une des chèvres que je me propoisois de laisser dans l'île : au reste, le Naturel, coupable du délit, ne le savoit pas.

ANN. 1777.
Juin.

CE qui se passa dans la matinée du 18, nous éclaira sur une de leurs coutumes. Un des Insulaires, ayant amené sa pirogue près de la *Résolution*, entra par le haut des bouteilles, & vola un plat d'étain. Il fut découvert; on le poursuivit, & on le ramena à la hanche du vaisseau. Trois vieilles femmes, qui étoient dans la pirogue, poussèrent des lamentations, lorsqu'elles nous virent maîtres du voleur; elles se donnèrent des coups de poing terribles, sur le sein & sur le visage, sans néanmoins verser une larme. Nous découvrîmes la cause des tumeurs & des cicatrices que nous appercevions aux os des joues de la plupart d'entr'eux. Les coups multipliés qu'ils se portent aux joues, meurtrissent la peau, & en font même sortir le sang, à gros bouillons; lorsque les blessures sont récentes, on croiroit qu'on y a produit un cercle par le moyen du fer. Ils se découpent, avec un instrument, cette partie du visage, en beaucoup d'autres occasions, de la même manière que les O-Taïtiens se découpent le haut de la tête. J'envoyai des présens à Mareewagee, afin de lui témoigner combien j'étois sensible à ceux que j'avois

18.

ANN. 1777.
Juin.

reçus de lui la veille. La fête, qu'il nous avoit donnée; exigeoit de moi quelque chose de pareil : je fis faire l'exercice à un détachement des soldats de marine, à l'endroit où les danses avoient été exécutées, & nous tirâmes des feux d'artifice le soir, devant Poulaho, devant les principaux Chefs & une assemblée nombreuse. Les spectateurs eurent beaucoup de plaisir, en voyant les soldats tirer par pelotons; mais nos fusées d'eau leur causerent un étonnement extraordinaire : les fifres & le tambour, ou les cors-de-chasse qui jouèrent sur ces entrefaites, attirèrent foiblement leur attention. Comme il n'est permis à personne de s'asseoir derrière le Roi, il se trouvoit au fond de l'amphithéâtre; &, pour que rien ne l'empêchât de voir, aucun des Naturels n'étoit placé directement devant lui. Les Insulaires se rangerent de maniere à former un sentier qui laissoit un espace libre, depuis le siège de Poulaho, jusqu'au lieu de la scène.

NOUS AVIONS ANNONCÉ cette fête pour le soir; les Naturels l'attendirent avec impatience, & ils employèrent la plus grande partie de l'après-dîner, à des combats de lutte & de pugilat. Ils donnent le nom de *Fangatooa* au premier de ces exercices; & celui de *Foohoo* au second. Lorsque l'un d'eux veut lutter contre un autre, il quitte sa place, à pas mesurés, en appliquant un coup sec sur la jointure du coude de l'un de ses bras, qui est plié, d'où il résulte un son creux, qu'on regarde comme le signal du défi. S'il ne se présente aucun adversaire, il retourne, de la même maniere, au

point d'où il est parti, & il se rassied; mais il se tient quelquefois assez long-tems debout sur l'arène, & il continue alors à frapper son coude, & à provoquer un rival. S'il s'en présente un, les deux athlètes s'approchent & montrent de la gaieté & de la bonne humeur; ils fourient ordinairement, & ils arrangent la pièce d'étoffe qui est attachée autour de leurs reins : ils se prennent enfin par la ceinture : celui des deux qui vient à bout d'entraîner l'autre, s'efforce tout de suite de le soulever de terre, & de le jeter sur le dos; & s'il parvient, avant de le terrasser, à faire deux ou trois tours, en le balançant dans les airs, son adresse ne manque jamais d'exciter les applaudissemens des Spectateurs. Quand leurs forces sont égales, ils se serrent de plus près, & ils entrelacent leurs jambes, ou ils se levent sur la pointe des pieds, afin de se renverser. Ils déploient une force prodigieuse dans ces assauts; leurs muscles sont si tendus, qu'on les croit prêts à se rompre. Le champion qui est terrassé, se retire tout de suite; mais le vainqueur s'assied, durant quelques minutes, & il retourne à sa place, où les Naturels, qui sont de sa bande, proclament son triomphe, par quelques phrases de chant, d'une mesure peu animée. Après s'être tenu assis un moment, il se leve de nouveau, & il recommence ses défis; plusieurs champions se présentent quelquefois à lui, mais il a le privilège de choisir celui qu'il veut; & quand il a terrassé son adversaire, il a aussi le droit exclusif de proposer d'autres cartels, jusqu'à ce qu'il soit vaincu : s'il est enfin renversé, la bande opposée chante la victoire. Cinq ou six hommes se levent

 ANN. 1777.

Juin.

ANN. 1777.
Juin.

souvent à-la-fois, & proposent des défis; dans ce cas, il est commun de voir trois ou quatre couples qui se battent en même-tems. On est surpris de la modération qu'ils conservent dans ces exercices. Nous n'en aperçûmes pas un seul qui parût mécontent ou affligé, en quittant l'arène. Lorsqu'ils trouvent leurs forces si égales, qu'ils désespèrent de triompher, ils cessent le combat d'un commun accord. Si l'un est renversé d'une manière qui n'est point loyale, ou s'il reste des doutes sur celui qui a l'avantage, les deux côtés chantent la victoire, & les champions se livrent un second assaut. Le vaincu ne peut se mesurer une seconde fois, contre l'homme qui l'a terrassé.

CEUX qui s'exercent au pugilat, s'avancent de côté; ils changent de position à chaque pas; un de leurs bras est étendu en avant, & l'autre parderrière. Ils tiennent d'une main une corde, dont ils se serrent fortement le poignet, lorsqu'il se présente un adversaire: ils arrivent quelquefois sur la scène, le poignet tout garni. J'imagine qu'ils emploient ce moyen, pour ne pas se disloquer la main ou les doigts. Ils visent ordinairement à la tête; ils se portent aussi des coups sur les flancs, & ils s'attaquent avec beaucoup d'ardeur. Ils changent de côtés, & ils se battent également des deux mains. Ils tournent sur le talon, au moment qu'ils ont frappé leur antagoniste, & ils lui donnent un coup très-sec de l'autre main parderrière; c'est celui de leurs coups qu'ils aiment le mieux, & qui paroît le plus adroit.

IL EST

IL EST RARE que les combats du pugilat durent longtemps; les champions quittent l'arène, ou l'un se reconnoît vaincu. L'assemblée ne chante jamais la victoire, à moins que l'un des deux ne renverse son rival sur la poussière; d'où l'on peut conclure que les Insulaires préfèrent les combats de lutte. Les petits garçons pratiquent ces deux exercices; & on voit souvent de petites filles se battre opiniâtrément de la même manière. Ils ne semblent point du tout honteux d'être vaincus; le champion malheureux se rassied avec autant d'indifférence, que s'il n'étoit pas entré en lice. Quelques-uns de nos gens voulurent mesurer leurs forces dans ces deux sortes de combats, mais ils furent toujours battus; si j'en excepte un petit nombre de cas, ou les champions du pays n'usèrent pas de leurs avantages, de peur de nous offenser.

EN RÉFLÉCHISSANT sur le penchant au vol de la plupart des Insulaires, & sur leur adresse à dérober ce qu'ils n'espéroient pas obtenir loyalement, je sentis que notre bétail, qui se trouvoit alors à terre, courroit des risques, malgré toutes nos précautions. Je crus devoir déclarer que je me proposois de leur laisser quelques-uns de nos quadrupèdes, & même en faire la distribution avant notre départ.

LE 19, dans la soirée, j'assemblai tous les Chefs devant la maison que nous occupions: je donnai au Roi un jeune taureau d'Angleterre, & une vache; à Mareewagee, un bélier du Cap, & deux brebis; & à

ANN. 1777.
Juin.

Feenou, un cheval & une jument. Comme j'avois annoncé cette distribution la veille, la plupart des Insulaires, qui étoient aux environs de notre petit camp, y assisterent. Je recommandai à Omaï de dire que leur île étoit éloignée de plusieurs mois de navigation, des pays où l'on trouve de pareils animaux; que je les avois amenés de si loin pour leur usage, & que cette transplantation m'avoit occasionné beaucoup de peines & de dépenses; qu'ils feroient mal, s'ils en tuoient un seul, avant que la race en fût très-multipliée; & enfin qu'ils devoient, eux & leurs enfans, se souvenir qu'ils les avoient reçus des Navigateurs de *Britane*. Omaï leur expliqua d'ailleurs le parti qu'on pouvoit en tirer, & la maniere dont il falloit en prendre soin; au reste, il s'expliqua sans doute fort mal sur ce dernier article, car il étoit peu instruit des détails de l'économie rurale. Voulant laisser, avec le reste de notre bétail, jusqu'à ce que nous fussions au moment de notre départ, les quadrupèdes dont je venois de faire présent aux Insulaires, j'engageai les Chefs à envoyer à notre bergerie, un homme ou deux qui s'habitueroient à ces animaux, & qui acquéreroient des instructions sur la façon de les soigner. Poulaho & Feenou suivirent mon conseil; mais ni Mareewagee, ni personne de sa suite, ne s'occupa des moutons qu'il avoit eu en partage; & le vieil Toobou ne vint point à cette assemblée, quoique je l'y eusse invité, & qu'il fût dans les environs. Je me proposois de donner en outre des chèvres, un mâle & deux femelles à Mareewagee; mais, comme il montrait tant d'indifférence, je les ajoutai à la portion du Roi.

JE NE TARDAI PAS à connoître que le partage avoit mécontenté bien du monde ; car on m'avertit le lendemain qu'il nous manquoit un chevreau & deux coqs d'Inde. Je ne pouvois imaginer qu'ils se fussent perdus par hasard , & je résolus de ne pas les laisser entre les mains des voleurs. Pour cela , je commençai par saisir trois pirogues , qui se trouvoient à la hanche des vaisseaux. Je descendis ensuite à terre , & , ayant rencontré le Roi , son frere , Feenou , & quelques autres Chefs , dans la maison que nous occupions , je leur donnai une garde , & je leur fis comprendre que je les tiendrois aux arrêts , jusqu'à ce qu'on m'eût rendu , non-seulement le chevreau , & les coqs d'Inde , mais tout ce qu'on nous avoit dérobé , à différentes époques. Lorsqu'ils se virent prisonniers , ils dissimulerent leur chagrin , autant qu'ils purent ; & , après m'avoir assuré qu'on me rendroit tout , ainsi que je le desirois , ils s'affirent , & burent la *Kava* , d'une maniere enjouée & tranquille : on me rapporta bientôt une hache & un coin de fer. Sur ces entrefaites , quelques Naturels en armes se rassemblèrent derrière notre maison ; mais ils se disperferent dès le moment où nos Soldats de Marine marcherent contr'eux. Je recommandai aux Chefs de défendre ces attroupemens ; ils donnerent en effet des ordres , auxquels les habitans du pays obéirent. Je les engageai à venir dîner avec moi à bord , & ils y consentirent de bon cœur. Plusieurs Insulaires ayant ensuite représenté que le Roi ne devoit pas quitter la côte , le Prince se leva à l'instant , & déclara qu'il étoit prêt à partir. Nous nous rendîmes donc sur la *Résolution* ; le Prince & sa suite y demeu-

ANN. 1777.

Juin.

20.

====
 ANN. 1777.
 Juin.
 rerent jusqu'à quatre heures, & je les reconduisis dans l'île : bientôt après on me ramena le chevreau, & un des coqs. Ils promirent de nous livrer l'autre le lendemain ; comptant sur leur parole, je relâchai les pirogues, & je rendis la liberté aux Chefs.

QUAND les Chefs nous eurent quitté, nous fîmes une promenade Omaï & moi, afin d'observer un des repas des Naturels ; car c'étoit un des momens de la journée où ils mangent. Je trouvai qu'ils avoient en général de bien petites rations. Il ne faut pas s'en étonner, puisqu'ils nous avoient vendu la plupart des ignames, & des autres provisions qu'ils avoient apportées, & qu'ils ne pensoient jamais à retourner dans leurs bourgades, tant qu'ils rencontroient quelque espèce de subsistance autour de notre camp. Nous étions établis sur une pointe de terre en friche ; &, à proprement parler, aucun des Insulaires ne résidoit à un mille de nous : il se trouvoit une foule si nombreuse d'étrangers, sur les districts où commencent les cultures, que nous nous attendions à y voir les maisons remplies de monde. Nous nous trompions : les familles qui y résidoient, n'avoient pas un seul hôte. Tous les étrangers vivoient sous des hangards mal construits, ou sous des arbres & des buissons. Nous remarquâmes qu'on avoit coupé les branches des cocotiers, afin de bâtir des huttes pour les Chefs.

NOUS RENCONTRAMES, durant cette promenade, une demi-douzaine de femmes qui soupoient au même en-

droit. On mettoit les morceaux dans la bouche de deux d'entr'elles, & , lorsque nous en demandâmes la raison, on nous dit qu'elles étoient *Taboo-Mattee*. Nous apprîmes, en faisant des recherches ultérieures, que l'une avoit lavé le cadavre d'un Chef deux mois auparavant, & qu'elle ne devoit toucher aucun aliment pendant cinq mois : l'autre avoit aussi lavé le cadavre d'une personne d'un rang inférieur, & elle étoit soumise à la même abstinence, qui devoit finir plutôt. Nous apperçûmes, à peu de distance de-là une troisième femme, à qui on mettoit également les morceaux dans la bouche; on nous avertit qu'elle avoit aidé à laver le corps du Chef, dont je parlois tout-à-l'heure.

ANN. 1777.
Juin.

LE ROI arriva à bord le 21, dès le grand matin; il venoit m'inviter à un spectacle, qu'il vouloit donner le même jour. Sa toilette étoit déjà faite; le Barbier lui avoit barbouillé toute la tête d'un fard rouge, afin de rougir ses cheveux, qui étoient naturellement d'un brun foncé. Je l'accompagnai à terre après le déjeuner, & je trouvai ses gens occupés à planter au front de notre maison, quatre longs poteaux, à deux pieds de distance l'un de l'autre, & de cette manière : ($\begin{matrix} \circ & \circ \\ \circ & \circ \end{matrix}$)

21

L'espace entre les poteaux fut ensuite rempli d'ignames; & , à mesure que les Naturels le remplirent, ils eurent soin d'assujettir les poteaux avec des bâtons placés à environ quatre pieds d'intervalle, afin d'empêcher que la pression des ignames ne les séparât. Lorsque les igna-

ANN. 1777.
Juin.

mes eurent atteint le sommet des premiers poteaux ; ils en superposèrent de nouveaux , & les deux pyramides s'élevèrent à plus de trente pieds. Ils placèrent , au sommet de la première , deux cochons cuits au four ; ils mirent un cochon vivant au haut de la seconde , & ils attachèrent au milieu un second cochon par les pieds. Nous fûmes étonnés de la facilité & de la promptitude avec laquelle ils formerent ces pyramides. Si j'avois ordonné aux matelots d'exécuter un pareil ouvrage , ils auroient juré qu'on ne pouvoit le faire sans charpentiers ; les charpentiers auroient employé douze instrumens divers , & au moins cent livres de clous ; & avec tous leurs moyens , ils auroient mis , à cette opération , autant de journées que les Insulaires y mirent d'heures. Mais les matelots , comme la plupart des animaux amphibies , sont de peu de secours à terre. Quand les Naturels eurent garni de provisions ces deux pyramides , ils rassemblèrent plusieurs autres tas d'ignames & de fruits à pain , de chaque côté de la scène ; & ils apportèrent ensuite une tortue , une quantité considérable d'excellent poisson , une pièce d'étoffe , une natte , & quelques plumes rouges : le Roi vouloit me faire présent de toutes ces choses ; il sembloit desirer que son présent surpassât celui que j'avois reçu de Feenou à *Hapae* , & il y réussit.

ILS COMMENCERENT , à une heure , le *Mai* ou les *Danses*. La première fût presque une répétition de celle que nous avions vue à la fête de *Mareewagee*. La seconde eut pour premier danseur *Toobou* , l'ami du Ca-

pitaine Furneaux; quatre ou cinq femmes y parurent & elles exécuterent les évolutions & les pas, avec autant d'exacritude que les hommes. Les Acteurs se divisèrent en deux bandes, & abandonnerent la scène à deux champions, qui se livrerent un de ces combats simulés de massues, dont j'ai déjà fait la description. A la fin de la troisième danse, qui fut la dernière, deux autres guerriers arriverent avec leurs massues, & montrerent beaucoup de dextérité. Des combats de lutte & de pugilat remplacerent ces danses; l'un des Intulaires entra dans la lice avec une espèce de massue composée de la tige d'une feuille de cocotier, qui est dure & pesante; une arme aussi redoutable effraya sans doute les rivaux, & il ne s'en présenta point (a). On répéta le *Bomai* pendant la nuit; Poulaho lui-même y dansa, vêtu d'étoffes d'Angleterre: mais les danses exécutées durant cette nuit, ou durant cette journée, ne furent ni aussi belles, ni aussi animées que celles de Feenou, ou de Mareewagee; & il n'est pas besoin d'en parler davantage.

JE DÎNAI à terre, afin de ne perdre aucune partie du Spectacle. Le Roi s'assit à ma table, mais il ne voulut ni boire ni manger. Je reconnus que la présence d'une femme que j'avois invitée à ce repas, d'après ses sollicitations, l'arrêtoit: nous découvrîmes ensuite qu'elle étoit d'un rang supérieur au sien. Dès que cette femme

(a) Je ne me suis point trompé sur le sens de l'original, & s'il n'y a pas de faute d'impression, il faut entendre la phrase dans un sens ironique. *Note du Traducteur.*

384 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Juin.

si imposante eut dîné, elle s'avança vers le Roi, qui mit ses mains sous les pieds de sa Souveraine, & elle se retira. Au même instant, Poulaho plongea ses doigts dans un verre de vin, & il reçut les hommages de tous les gens de sa suite. C'est la seule fois que nous l'ayions vu donner à quelqu'un des marques de respect. Il me demanda des feux d'artifice, & j'en fis tirer le soir; malheureusement les pièces se trouverent gâtées, & elles ne remplirent pas l'attente des Spectateurs.

